



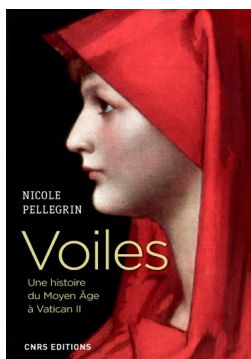
NICOLE
PELLEGRIN

Voiles

Une histoire
du Moyen Âge
à Vatican II

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Long ou court, opaque ou diaphane, masculin ou féminin, porté serré ou flottant au vent, le voile est un objet vestimentaire malléable et familier dont, en terres chrétiennes, toutes les femmes (et occasionnellement quelques hommes) durent longtemps se parer. Pour obéir aux injonctions des Pères de l'Église et dire leur soumission à l'ordre patriarcal, mais aussi pour séduire, se distinguer, devenir adulte, se marier, entrer en religion, pleurer les morts, jouer les élégantes, travailler...

Parce que les voiles occultent et suggèrent la présence de la chair et du cheveu, ils suscitent aussi fantasmes et peurs. Parce qu'ils mettent en cadre nos visages, ils attirent les talents des plus grands artistes et la suspicion des moralistes. Parce qu'ils sont un patrimoine français, enfoui et à peine disparu, ils méritent d'être proprement *envisagés*.

Nicole Pellegrin est historienne du genre et anthropologue du vêtement au CNRS. Elle travaille sur la construction du masculin et du féminin par le vêtement et s'intéresse par ailleurs aux conditions matérielles de la production intellectuelle féminine, laïque et religieuse, sous l'Ancien Régime.

Nicole Pellegrin

Voiles

Une histoire du Moyen Âge à Vatican II

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Introduction

Ceci n'est pas un essai sur les voiles dits musulmans, mais bien plutôt une enquête autour d'une obsession chrétienne de longue durée : « le » Voile et son bon usage par les femmes.

De l'enquête, les pages qui suivent ont la forme tâtonnante et l'inévitable inachèvement. Ce qui en constitue le cœur, c'est l'histoire – longue – des pratiques culturelles et politiques liées à un objet vestimentaire spécifique (les voiles) dans un pays singulier : la France « moderne », qui n'est donc pas strictement contemporaine, mais qui, bien antérieure aux décolonisations et aux « affaires du foulard » qu'elles annoncent, englobe la période dite de l'Ancien Régime, les lendemains de la Révolution française et un long XIX^e siècle religieux qui s'achèverait aux lendemains du concile de Vatican II.

Les limites de mon étude sont donc d'abord chronologiques et géographiques, même si le regard « français » sur des horizons lointains est inclus dans mes investigations quand il permet de comprendre les crispations d'aujourd'hui autour des multiples pratiques d'un vêtement particulier. Le voile, comme tout autre élément de nos vestiaires, vise à nous faire reconnaître et à nous abriter, à nous embellir et à nous rendre conformes, à nous cacher et à exhiber d'inédites entreprises d'émancipation.

Le voile, au sens propre comme au sens large de ce terme (un vêtement souple et non cousu qui couvre la partie haute du corps et notamment la tête¹) est un objet fascinant, car il est matériel et poétique,

1. Je me focaliserai sur le voilement de la personne humaine, laissant de côté, sans l'oublier, celui de certains objets en contexte décoratif ou funéraire : miroirs, écrans, tentures, portières, statues d'église, etc. Je n'oublierai pas de distinguer voiles de tête, de visage et de tout ou partie du corps, et je scruterai leur opacité variable (obtenue par la superposition de différents textiles ou par le choix de trames serrées ou non). Mais je tiens pour acquis que « le voile » des femmes, quel qu'il soit, est *d'abord* (au sens chronologique) le marqueur de valeurs communes et précises : une soumission à l'ordre patriarcal.

allégorique et pesant. Un tissage, un ornement, un rempart pudique, un symbole éventuel de soumission et un reposoir à fantasmes. Pour les femmes, comme pour les hommes. À tous âges et en tout temps.

Celle qui parle ici est une historienne anthropologue qui est aussi une citoyenne voyageuse. Mes propos sont donc le fruit de lectures insuffisamment nombreuses mais toujours délectables² ; ils sont aussi le résultat de compagnonnages variés³ et de parcours aux horizons multiples : montagnes haut-provençales, villages ivoiriens, souks égyptiens, rues parisiennes et marseillaises, mosquées stambouliotes, salles d'archives françaises, musées athéniens, bibliothèques québécoises, couvents poitevins, salles de cours nord-américaines, salons algériens, églises moscovites, etc. Ces lieux, et les plongées parallèles dans la littérature pieuse, la presse, le cinéma, les bandes dessinées et les romans qui ont ponctué ces voyages, m'ont gorgée d'images et de questions sur le vêtir, son coût, son plaisir, ses contraintes physiques et morales, ses aléas, sa variabilité, ses vertus religieuses, sa séduction.

Le voile m'a de longue date intriguée, qu'il soit masculin ou féminin, « islamique » ou hellénique, long ou court, opaque ou transparent. Mantille, keffieh, marmotte, foulard ou burkha, ce produit de l'art des tisserand-e-s dit, mieux que tout autre objet, la totalité des jeux, intellectuels, sensuels et politiques, que les singes nus que nous sommes tou-(te)-s entretiennent, de longue date et partout dans le monde, avec leur être et leur paraître. Mot et chose, « sur-peau » et « moi-peau », interface protecteur et/ou offensif, tenue de camouflage et rempart, instrument de séduction et affiche ostentatoire, le voile relève, comme tout autre élément vestimentaire, de réalités concrètes, techniques, financières, commerciales, et il est, tout autant, le fruit d'imaginaires hybrides et mouvants et le prétexte de représentations plastiques infiniment émouvantes. Objet réel et rêvé, objet donc à historiciser avec précision, car nos pratiques quotidiennes et nos songes, fantastiques ou érotiques, sont tissés des écrits et des images du passé.

Le voile au *sens restreint* de parure de tête imposée par la Loi (religieuse, étatique ou socio-culturelle), je n'ai jamais dû l'arborer ni

2. La bibliographie finale distingue ouvrages-sources (marqués d'un *) et études, que celles-ci soient ou non explicitement mentionnées dans les notes.

3. On trouvera la liste de quelques-unes de ces amitiés dans la rubrique finale dite des « remerciements ». Mais je tiens à souligner dès à présent l'importance des savoirs, curiosités et soutiens que ces ami(e)s m'ont apportés tout au long de mes propres périple géographiques, de mes rêveries prolongées, de mes investigations historiques et des présentations faites sur ce sujet, dès la fin du dernier siècle, dans les universités de Poitiers, Lyon, Rutgers à New-Brunswick (New-Jersey), Laval à Québec, Houston (Texas), Winnipeg (Manitoba).

l'abhorrer. Ce point, je ne dois pas l'oublier. Ni le faire oublier. Laïque et jouissant de tous mes droits d'« être humain », modeste féministe de la première heure et fille heureuse de l'école républicaine française, je me suis empêtrée dans les débats menés par d'autres que moi autour de propositions comme « le voile ou le viol », « la liberté de s'habiller » et « la laïcité visible ». Je me suis bien souvent inquiétée d'intolérances odieuses et de ridicules anathèmes, et je n'ai jamais perdu de vue qu'il y a peu, moi aussi, j'aurais dû porter, plusieurs fois dans ma vie, le voile qui sépare et exalte toutes les filles d'Ève dans les grandes religions monothéistes. Si j'avais été une catholique des temps préconciliaires, j'en aurais été affublée ou m'en serais parée en diverses occasions : pour une communion solennelle, pour un mariage cérémonieux, pour des messes régulières, pour des parades élégantes ou pour un enterrement honorable. D'ailleurs n'aurais-je pas été aussi enveloppée du maillot rose des nourrissonnes, du suaire blanc des mortes ou du voile en crêpe noir des deuillantes. À tout le moins, comme mes (arrière) grand-mères, j'aurais dû, dès ma puberté, ramasser ma chevelure et la cacher, portant en public jusqu'à la fin de mes jours un succédané de voile : chapeau, mantille, foulard, mouchoir de tête, bonnet ou coiffe.

De tout cela, a émergé un sentiment bizarre (et excitant) de fascination et d'incompréhension face à « la fabrication », à la fin des années 1980, du foulard ou voile dit « islamique », un objet soudainement médiatisé et *devenu* « sensible », tout comme ces quartiers souvent déshérités, où l'emballage, partiel ou total, des femmes est aujourd'hui le plus présent (mais pas forcément le plus problématique) des signes d'une déshérence économique et sociale.

Pourquoi faisons-nous, en France et dans quelques milieux occidentalisés du reste du monde, tant de bruit autour de bouts de tissu qui, même très enveloppants, volent au vent, se plissent, s'écartent ou lestent une partie des femmes et des hommes qui les portent ? Est-ce à dire que les « affaires du foulard » et leur répétition relèvent de l'adage *Much ado for nothing* et ne sont que le symptôme de vieilles anxiétés collectives, greffées sur des problèmes du présent et les réinventions du passé que créent les angoisses de l'aujourd'hui ? Comment ne pas voir, dans les focalisations sur les signes vestimentaires dits religieux, l'ignorance de l'histoire, l'occultation de clivages sociaux-économiques durables et le refus de nos identités multiples ?

En falsifiant les textes sacrés, en érigeant la « Nature » en donnée intemporelle et en méprisant les phénomènes de mode, des croyant-e-s et des politicien-ne-s de toutes obédiences et à garde-robe souvent multisexe (soutanes, chemises longues, kamiz et djellabas y dominant) se contentent-ils/elles de servir des intérêts idéologiques désintéressés et/

ou mercantiles ? Pour mieux s'amuser de ces obsessions chiffonnières, n'a-t-on pas le devoir d'avoir en tête, et non sur celle-ci, les séquelles d'une histoire récente qui, en Occident, est largement terrienne, masculiniste, colonialiste et chrétienne et qui, restant oublieuse de traditions en constante invention, ignore *le genre* et ses inlassables réécritures de l'opposition de deux catégories, soi-disant intemporelles, le masculin et le féminin ?

S'en étonner et peut-être en rire. En tout cas tenter de faire, sur la longue durée, l'histoire d'un rejet bizarre, celui d'une pièce vestimentaire qui n'appartient, en propre, à aucun monothéisme particulier mais a servi d'emblème et/ou d'ornement à d'innombrables identités. En terres devenues francophones notamment.

Ce livre ne sera donc qu'une promenade – amusée, erratique et incomplète – dans le temps et dans l'espace et selon un point de vue particulier : les transformations des panoplies – voilées – du féminin occidental, ce qui implique bien sûr d'*envisager* l'observatoire privilégié que représentent les discours omnipotents et les usages vestimentaires des *hommes voilés*, y compris hors d'Europe. Jalonné d'études de cas et de propositions d'explication, l'examen des couvre-chefs portés en terres christianisées, chrétiennes ou colonisées par des « gaulois-s-es » (le principal espace pris en compte ici, on l'a déjà dit, est la France), n'est pas un exercice sans enjeux ni défis.

Le premier de ces défis concerne la documentation utilisable. Les documents qui structurent mon parcours sont chargés de testostérone (de la « textostérone », dirait même Naama Kalma⁴), c'est-à-dire remplis de textes et d'images produits par des auteurs, pour la plupart, masculins, des hommes dont la misogynie, glaçante et, au mieux, ridicule, appartient au monde des idées reçues et relèvent de la conscience collective. Les porteuses de voiles ne sont pas nécessairement manipulées mais elles ne s'expriment guère sur leurs pratiques, hier comme de nos jours, tandis que les prescripteurs, « pères » (de l'Église ou géniteurs), « frères » de sang ou de foi, cousins, maris, ont souvent pour eux l'éloquence sacrée des dominants, l'appui des législateurs et le soutien de maisons d'édition chevronnées et de sites internet incontrôlables.

Il faut accepter d'affronter et de relier des écrits parfois insupportables et toujours unilatéraux, les relire néanmoins et tenter de les confronter. Ne pas s'éloigner donc des... religions et de leurs perspectives apologétiques. Rester cependant à bonne distance, pour comprendre la poésie de toute croyance, son terrorisme et ses dissidences.

4. Ce rabbin est cité par Delphine Horvilleur, *En tenue d'Ève. Féminin, pudeur et judaïsme*, Paris, Grasset, 2013, p. 112.

Pour cela, il faut tout à la fois se dépayser ou du moins s'excentrer, mais aussi ne jamais perdre de vue son propre clocher ou minaret : ce christianisme créé pour toujours par Paul, les pontifes romains et les fondatrices d'ordres monastiques, un christianisme dont les usages n'ont cessé cependant d'évoluer mais qui rêve, lui aussi, de revenir à « la Tradition » (en constante réinvention) et aux prétendus « fondamentaux »⁵. Le premier de ceux-ci n'est-il pas le maintien, coûte que coûte, d'une séparation – visible – des sexes au nom de la « nature » et du « biologique » par le port de parures différenciées, c'est-à-dire stigmatisantes, pour des êtres que l'on définit, exclusivement et dès avant leur naissance, comme « hommes » ou « femmes » ?

Le deuxième défi concerne le statut à accorder aux « images » – concrètes ou mentales – au sein de mon ensemble documentaire.

Occidentale du XXI^e siècle, habituée et peut-être obsédée par le figuratif à visée réaliste, je fais la part belle, dans cette enquête, aux représentations perçues *par ma vue* mais il n'est pas sûr qu'en tentant d'en faire des séries pertinentes (une ambition quantitative inévitable mais irréalisable), je sache toujours préserver leur spécificité et leur force. Certes cet « en-deçà du verbal » (J.-F. Clément) qu'est le visuel « crée des possibles » et les *fabrique* donc, plus que ne le fait l'écrit⁶. Mais il ouvre ainsi des voies de connaissance d'où le rêve ne peut ni ne doit être absent. Celui-ci en effet n'est en rien opposé à la connaissance, comme Edward Saïd l'avait bien montré dans son fameux essai sur « l'Orientalisme » comme entreprise avant tout coloniale⁷. Je me nourris, sans discontinuité, des images et des associations d'idées (diversement « contrôlées ») qu'elles suscitent. Toutes m'aident à mieux comprendre les témoignages textuels qui leur sont contemporains, eux-mêmes regorgeant de souvenirs visuels réélaborés. Leur séduction est si grande cependant que j'ai cherché à la rendre intelligible en optant systématiquement pour une iconographie en noir et blanc, seule susceptible de contraindre nos

5. Sur la dogmatisation de certains vêtements dits islamiques (*qamis*, *burqu'*, gants féminins), voir par exemple Zakharia 2015, p. 123-138.

6. Arasse 2004, p. 319 ; Clément 1995, p. 11 et 29. Il faudra revenir, prudemment, sur ce que fabriquent ou non les images produites par des artistes de culture occidentale : en terres d'islam, c'est un petit nombre de personnages qui acceptent de se livrer au regard des peintres et ils sont poussés par la contrainte, notamment économique, ce dont se plaint si bien Matisse (Benjamin 2003, p. 171-173) ; en France, des femmes, sont décoiffées ou recoiffées de leur plein gré et *temporairement*, pour les besoins de la photographie ou du portrait. Y être bien vues : traits reconnaissables et apparence festive.

7. Saïd 1980, p. 3. Vision à enrichir encore avec la notion de « manque » (Mesnil 2012) et de consentement (Benjamin 2003, p. 171).

regards à *voir ce que l'on voit*. Plus peut-être que la reproduction photographique et, par force aplatie, d'une sculpture en ronde-bosse ou d'une toile peinte chatoyante, le trait et les ombres d'un dessin ou d'une gravure m'ont paru faire saillir la spécificité ou la récurrence des formes et des détails vestimentaires représentés, contrairement au puzzle d'images toutes trop brillantes, toutes d'un gabarit identique que livrent, prêtes à la consommation, la Toile et son monde sans limites ni cohérence⁸.

La méthode est incertaine et paradoxale : pour rendre compte des « sans visage », couvert-e-s de voiles légers ou épais, je les « dévisage » au travers des figurations physiques de leurs enveloppes textiles, qu'elles soient peintes, sculptées ou décrites avec des mots. Comme l'artiste qui a *imaginé* ces figurations (une mise en forme et en couleurs qui est – toujours et avant tout – une fiction de réel ou un réel autre), je risque de commettre un acte sacrilège aux yeux des aniconistes des religions du Livre et tomber dans « le traquenard » que dénonce la Bible (Sg 14, 15-17) : anthropomorphiser le peuple céleste, affadir le divin et contredire l'interdiction faite par Dieu à Moïse de le représenter⁹.

Plus encore, je mets en péril mon souci mal assuré d'objectivité et de sérialité. Du même coup, ma position d'extériorité empathique est parfois difficile à tenir face aux habiles scénographies que je cherche à comparer et analyser. Il ne suffit pas de les savoir produites par des croyances et des procédés techniques et rhétoriques déchiffrables (au moins en partie). Il ne suffit pas de tenter de garder la bonne distance et d'ajuster mon regard pour que ma perception ne soit pas obscurcie par les mots auxquels je dois recourir pour parler de ce qui est une figuration. Difficile donc de ne pas faire mienne la remarque de Svetlana Alpers : « Les relations des choses bien vues se situent dans le passé, et les mots sont capables de décrire non pas ce qui est vu, mais les pensées relatives à ce qu'on a vu »¹⁰.

J'ajouterai que la citoyenne universaliste que je tente d'être, quand elle se délecte à pourchasser les voilements/dévoilements à l'œuvre au

8. Je n'oublie pas bien sûr qu'« un tableau n'est pas qu'une image » et qu'en faisant fi des couleurs et de l'épaisseur des touches, je détruis une bonne part des plaisirs que m'offrent les œuvres ici utilisées à des fins – horrible mot ! – « documentaires » (Delaplanche 2016). Mais ne sont-elles pas disponibles dans les musées, sur la Toile et dans les livres d'art aisés à visiter ou consulter ?

9. Clément (1995, p. 17) cite le célèbre *h'adith* : « Gardez-vous donc de représenter soit Dieu soit l'homme, et ne peignez que des arbres, des fleurs et des objets inanimés ».

Sur cet interdit culturel et ses antécédents bibliques, voir *Deutéronome* 4, 15-18 : Dieu s'est révélé « sans image » à Moïse et, craignant la fabrication des idoles, interdit au peuple d'Israël la figuration « de quelques bête sur la terre [...], dans les cieux, [...] sur le sol, [...] dans les eaux, [...] » ; Dupront 2015, p. 20-21.

10. Alpers 2015, p. 261.

sein de sa propre culture, ne doit pas oublier son propre « désir du voile » et les projections fantasmatiques – picturales ou littéraires – proprement *poétiques*, qui lui sont liées¹¹. Qui n'a pas rêvé de devenir invisible sous l'incognito d'un voile, de voir sans être vu-e, de se déposséder de soi et du joug des rôles sociaux, de s'éprendre d'un masque en étant soi-même masqué-e, voire de « devenir paysage » ?

Le troisième défi concerne une autre prétendue coupure, celle du passé et du présent, et le risque – évident – d'anachronismes, fâcheux mais inévitables, que je pourrais commettre en élargissant mes recherches à des temps ou des lieux qui me sont peu familiers. Je ne suis pas plus anti-quisante que je ne suis arabisante. Mais je ne peux éviter d'évoquer l'ancienneté de pratiques de voilement dans toutes les sociétés antiques du pourtour méditerranéen quand celui-ci n'était ni christianisé ni islamisé. Pour comprendre la longue durée et le poids de certaines traditions vestimentaires (que reprennent, sans y penser, les premières communiantes protestantes et catholiques comme les mariées occidentalisées de toutes confessions, voire sans confession), il me faut accepter, au moins sur ce point, d'être guidée par les spécialistes de chacune des périodes concernées et ne jamais utiliser des exemples tirés des sources, antiques, extra-européennes ou chrétiennes pré-conciliaires, qu'avec une infinie prudence et la plus grande modestie possible. Ma reconnaissance, je ne le dirai jamais assez, est immense à l'égard des savant-e-s collègues qui m'ont aidée de leurs connaissances, sans toujours – heureusement ? – le savoir.

En effet, contrairement à ces expert-e-s, j'ai dû disloquer le temps : ne pas respecter l'ordre chronologique et confronter du disparate, *jouer* donc d'une donnée inévitable : « l'historien(-ne) a toujours été anachronique par rapport à son objet », surtout si celui-ci est dit « objet d'art » (une des sources documentaires ici privilégiées). Tout objet « mélange les temps » : le présent de son observation, le moment de sa production et l'entre-deux temporel où se sont accumulées, transformées et souvent figées, les perceptions successives d'œuvres elles-mêmes modifiées, retouchées, réorganisées¹².

À ce prix, mes propos chiffonniers éviteront peut-être le clinquant d'une histoire anecdotique des modes et les faux-semblants du

11. Woolf 1929, p. 69 ; Christie 2006, p. 283. Un désir du voile peut-être plus fort, en tout cas plus explicite, chez les écrivaines anglaises que chez les Françaises, chez les femmes vieillissantes que chez les beautés épanouies. On y reviendra.

Sur les jouissances de l'incognito, remarques précieuses de Le Breton 2003, p. 231-251.

12. Arasse 2003, p. 219 et 229. Je féminise et fais miens les propos de l'historien de l'art.

relativisme, à moins de prendre ce mot au sens que je valorise : l'interdépendance des points de vue.

Ces pages voudraient contribuer à enrichir une anthropologie de l'objet-vêtement, une discipline mal-aimée mais qui, en plein développement, ne sépare jamais le matériel du croire, et le faire, du rêve. Comme le souligne Marcel Gauchet¹³, faire « sortie de la religion ne signifie pas sortie de la croyance religieuse, mais sortie d'un monde où la religion est structurante ». Au moins le temps de quelques pages. Voir l'invisible du sacré par l'analyse de productions concrètes, des textes et des objets, vécus ou collectionnés et passés du for privé au monde public des musées ou des blogs ? Comprendre, sans pouvoir l'expliquer, la polysémie du vocabulaire vestimentaire du voile et lutter contre les postulats d'intemporalité et inversement de spécificité racisante ?

Malgré mon rêve de mises en séries « enracinées » (A. Dupront), mes investigations ne sauraient en rien être exhaustives ni prétendre fournir des explications définitives¹⁴. Elles tentent seulement de comprendre les violences et les beautés DES voiles, portés ou fantasmés en « Occident ». Violence-et-beauté, deux termes inextricablement liés.

13. Gauchet 2001, p. 13.

14. Dupront 2015, p. 74. Plusieurs chapitres rappellent (et tentent d'utiliser) les propositions méthodologiques du « maître », Alphonse Dupront.

Chapitre premier

Pudeurs masculines

Préliminaires temporels et géographiques sur l'écart et le voile

« Ayant considéré combien un même homme, avec son même esprit, étant nourri dès son enfance entre des Français ou des Allemands, devient différent de ce qu'il serait s'il avait toujours vécu entre des Chinois ou des cannibales, et comment, jusques aux modes de nos habits, la même chose qui nous a plu, il y a dix ans, et qui nous plaira peut-être encore avant dix ans, nous semble maintenant extravagante et ridicule ; en sorte que c'est bien plus la coutume et l'exemple qui nous persuade, qu'aucune connaissance n'est certaine. »

(Descartes, *Discours de la Méthode*, 1637, chap. II, 4).

Aller voir ailleurs. Des tissus bien sûr, et tout autant les visages qu'ils caressent, oblitèrent, exaltent, camouflent ou protègent. Des plis lourds qui se cassent, des torsades souples qui s'envolent, des pans qui traînent. Du fil, trame sur chaîne, qui fait rêver et donc penser.

Je commencerai par les faux-semblants d'un exotisme oublié, celui qu'offre le « premier sexe » quand il porte le voile, une pratique massive au Moyen-Orient mais qui n'existe plus guère aujourd'hui en Europe¹. Elle y fut cependant de règle à l'occasion des deuils et d'autres mises à

1. Sauf à parler casquettes, chapeaux, calottes, bonnets et bérets, d'obligation jusqu'il y a peu pour tous les hommes « faits », et qui servaient de marqueurs visibles de leur suprématie de genre et/ou de leur respect pour leur Créateur. À noter que les chrétiens se découvraient dans les églises et au passage du saint-sacrement, alors que les juifs se couvrent la tête dans leurs sanctuaires.

l'écart. Vies d'afflictions et de repentirs, vies de solitude consentie et d'exaltation pieuse, vies de camouflages et d'escroqueries, vies de puissance et de séduction. En quelques exemples, les pratiques masculines du voilement peuvent nous dire tout ce que permet, ou non, ce couvre-chef – ô combien commun – qu'est le voile.

Ces pratiques, familières et cependant enfouies dans nos inconscients, sont souvent ignorées, lors même qu'elles permettent de comprendre la polysémie du terme « voile » et l'ethnocentrisme à l'œuvre dans les productions culturelles même les plus savantes. Pourquoi les médias ne parlent-ils pas davantage des keffieh et autres enveloppements de tête du Maghreb, de Palestine, d'Arabie saoudite, du Pakistan, etc., alors que ces coiffures s'étalent, tous les jours, sur nos écrans ? Pourquoi la littérature ethnographique est-elle si parcimonieuse d'informations sur les barrières de perles ou de cotonnades fines qui occultent le visage de certains souverains africains ou sur les chèches des hommes du désert saharien dont le regard s'enfouit dans la fente d'un tissu ? Pourquoi avoir effacé de nos mémoires les longs voiles de crêpe ornant les chapeaux des cortèges funèbres, tout masculins, de l'Ancien Régime français et des panthéonisations révolutionnaires ? Pourquoi ne pas méditer sur les cagoules des pénitents du pourtour méditerranéen, mais aussi des bourreaux, des bandits, des « casseurs » et désormais de certains « terroristes » ? Pourquoi, enfin et surtout, ne pas s'interroger sur les châles de prières, les *chachia* de coton et autres calottes des dévots de plusieurs religions ? Vaste sujet, ici limité à quelques exemples de drapés de tête masculins, trop souvent impensés et pourtant bien connus puisqu'ils sont omniprésents, entre autres aujourd'hui, dans tous les pays de la péninsule arabique et donc sur tous nos écrans et autres supports médiatiques. Sans parler des « mouchoirs de tête » et autres foulards exhibés par les artistes et intellectuels masculins des XVII^e-XVIII^e siècles dont les portraits semi-officiels trônent dans tous les grands musées occidentaux².

C'est là un sujet autre et cependant inséparable de toute réflexion sur les « voiles » des femmes et sur les joutes « joco-sérieuses » que tout couvre-chef peut susciter quand il est fétichisé.

Sur la calotte ecclésiastique au XVII^e siècle, voir Margolin 2006, p. 42.

2. Compléments indispensables de la robe de chambre, de travail ou d'apparat, ces couvre-chefs s'entortillent sur les têtes sans perruques de nombreux artistes et écrivains : Rigaud, Quentin-Latour, Fontenelle, Voltaire, Diderot, le médecin Leroy, etc. (Pellegrin 1989, p. 154). Enquête à poursuivre du côté des foulards protecteurs des pirates ou des marins. Voir aussi les rares autoportraits des grands peintres du Maghreb. Celui de Si Azouaou Mammeri, palette à la main, (1921 ; musée de Rabat) est sans doute une exception due à ses liens avec l'administration

Un bref détour dans quelques Ailleurs masculins du voile, diversement mythifiés ou oubliés, est un moyen commode de tenir compte des *particularités de genre* du voile et des perceptions erronées de certaines évidences vestimentaires, quand elles sont refaçonnées par nos idées reçues, nos fantasmes les plus intimes et les impératifs brûlants du politique. Ne pas se priver donc des leçons que permettent de tirer l'approche ethnographique de prétendus Ailleurs et l'analyse de fictions littéraires plus sensibles aux enjeux du voir que les observations sérieuses et européo-centrées des doctes. Proches ou lointains, les « Autres » du sexe – les hommes, et non les femmes pour une fois – offrent, à travers leurs voiles, de plaisants décentrement et des clarifications peut-être utiles sur nos constants bricolages vestimentaires.

LE PALESTINIEN SANS REGARD ET LA MARIÉE MISE À NU : UN CONTE ORIENTAL ?

Touchée par une caricature de presse parue en 2003 dans le journal libanais, *As Safir*, et reproduite dans les pages d'un hebdomadaire français, le *Courrier international*³, je commencerai par la fantaisie d'un couple moyen-oriental de (mal) mariés, porteurs de costumes « modernes » mais tous deux « voilés » malgré leurs visages découverts : un tulle conventionnel de mariage pour elle, un fichu imprimé pour lui. Cette image déroutante voire incongrue illustre peut-être mieux que tout discours nos cécités et l'implicite de nos prétendus savoirs sur le voile. Elle invite à regarder autrement, c'est-à-dire à nous voir regarder le monde, et cela, grâce au détournement par le rire d'un stéréotype de l'iconographie conjugale chrétienne devenue phénomène « global » : le mariage dit « en blanc », c'est-à-dire en vêtements occidentaux de noces⁴.

coloniale française. Sa tête couverte du capuchon de son précieux burnous le dit tout à la fois bon musulman et artiste au travail (Benjamin 2003, p. 234-235).

3. J'utilise sa reprise dans le *Courrier international* du 6 novembre 2003 (p. 47) sans pouvoir indiquer la taille et l'environnement textuel d'origine de la caricature.

4. À comparer avec une photographie de couple « islamiste », parue dans *Le Monde* du 8 juin 2007, parodiant involontairement, sous couvert d'habillements dits traditionnels, l'exhibitionnisme sentimental de la conjugalité à l'occidentale (Abou-drar 2014, p. 8-16).



LES VOILES DU MASCULIN ET DU FÉMININ.

Un couple de mariés. Caricature de presse par Hadjo, reproduite dans le *Courrier international*, n° 679, 6-12 novembre 2003, p. 47).

Les épousés moyen-orientaux imaginés par le plasticien Hajo se tiennent par le bras, liés donc selon des critères qui ne relèvent guère de la bienséance musulmane habituelle. Tous deux m'ont toujours paru fort affligés, et cela d'abord bien sûr parce que j'ai de l'empathie pour le personnage féminin dont l'amer rictus et l'attitude de recul n'expriment pas la joie d'un mariage désiré. Son compagnon cependant n'est guère plus fortuné puisque l'ovale de son visage est absolument vide : sans bouche, sans nez, sans yeux, sans menton, l'homme est privé du moyen de communication essentiel que sont, en « Occident », la parole, le regard et la mimique des muscles faciaux. Et ce dessin respecte, ce faisant, l'interdit de la représentation humaine que l'on *prête* aux arts islamiques⁵. Sa face blanche creuse d'autant mieux la surface du dessin qu'elle est ceinte et mise en valeur par un « foulard » noué sous le cou qu'il camoufle. Le personnage n'est plus qu'une tête aveugle et plantée sur un tronc tout aussi anonyme.

Grisé et moucheté d'étoiles (un signal peut-être féminin mais peu éloigné d'un tissage de keffieh), le « fichu » de cet homme surmonte un corps robuste portant cravate rayée, chemise blanche et costume deux pièces. Noir, boutonné, cérémonieux, ce dernier *fait* très masculin, lors même que sa massivité renverrait plutôt à la silhouette obscure d'une caricature de femme en burqa ou en niqab. L'attitude un peu gauche du personnage évoque le mal-être que nous éprouvons tou(te)s quand nous arborons une tenue vestimentaire qui ne nous est pas familière. Plus que nos panoplies quotidiennes, tout habit de fête transforme nos comportements, nos gestes et l'ensemble de notre schéma corporel. Un couvre-chef inhabituel, même assujetti solidement sous le menton, fait du marié de Hajo un être hybride et emprunté.

La mariée, quant à elle, arbore la tenue complète des épousées européennes du dernier siècle (on reviendra sur son histoire) et ses deux principaux éléments : d'une part, la grande robe blanche, légèrement décolletée et ornée d'*arabesques* schématiques ; de l'autre, le long voile traînant, lui aussi blanc, fixé à l'arrière d'une chevelure, portée mi longue, ondulée, sombre et bien visible. Seul détail troublant, la présence, sur les mains et les avant-bras de la jeune femme, de gants de la même couleur grisée que la peau de son buste et de son visage en forme de masque tragique. C'est aussi le ton posé par le dessinateur sur les mocassins et les mains, semble-t-il non gantées, de l'homme, et ce pourrait être, sur la silhouette très « féminine » de la mariée, un

5. Böespflug 2013. Le livre contient plusieurs reproductions d'œuvres où le Prophète est dématérialisé (la règle), mais aussi présenté le visage découvert ou caché par un voile facial opaque.

indice de masculinité si l'on ignorait le code vestimentaire en vigueur actuellement dans certains milieux musulmans : en Arabie saoudite par exemple, le voilement total du visage et l'emballage strict du corps sous une *abaya* noire sont souvent inséparables du port de guêtres et de gants eux aussi noirs et couvrants, proches de ceux des cavaliers et des fauconniers⁶.

Satire évidente des mariages arrangés où l'époux choisi par la famille peut être n'importe quel inconnu, et à ce titre presque aussi interchangeable que le visiteur d'une baraque de foire⁷, la caricature de Hajo me paraît chargée de significations claires mais aussi de sous-entendus implicites qui lui donnent une force détonante. L'effacement des traits de l'époux, choquant pour un(e) occidental(e), dit son propre malheur et celui-ci est, ici, peut-être plus vif que celui de sa compagne, dont le chagrin grime un visage aux traits définis mais s'accompagne d'une posture – active – de retrait de toute sa silhouette. En jouant de l'inversion inattendue des marqueurs vestimentaires de genre, la fiction graphique rappelle bien sûr les fonctions bien connues de tout vêtement : celui-ci, qu'il soit *haïk*, étui pénien, chapeau de paille, tablier amidonné ou paire de lunettes noires⁸, cache et révèle, permettant donc à tous les singes nus que nous sommes de nous distinguer les un-e-s des autres⁹. Ici la figuration inédite de Hajo donne existence à l'habillement propre à la version occidentalisée (le mariage en blanc) d'un moment cérémoniel spécifique et d'un rite de passage essentiel. Ce faisant l'artiste rappelle que toute vêtue dit et fixe – temporairement – une appartenance de sexe, d'âge, de circonstance, de lieu, de fortune, d'état politique, etc.¹⁰, en même temps

6. Zakharia 2015, p. 128-132 (l'invention du gant comme norme « islamique »).

7. Dans les foires anciennes, des silhouettes en bois au visage évidé permettaient d'endosser, le temps d'un rire ou d'une photo, l'allure ou la personnalité d'un aviateur, d'un général, d'une princesse, etc. Sous la plume hostile de Flaubert, le visage-cible des Cairetes voilées s'apparenterait plutôt aux « ronds de papier dans lesquels sautent les écuyers » lors des spectacles de cirque (Abouddrar, p. 69)...

8. Le visage sans regard des dictateurs à lunettes noires et de « célébrités » en mal d'incognito, sinon d'anonymat réel, mériterait attention.

9. *The Naked Ape* est paru en 1967 (Morris 1970). Sur le vêtement comme langage, voir Flügel 1982 (1933) ; Barthes 1957 ; Delaporte 1981 ; Pellegrin 1993 ; etc.

10. Voire la virginité du défunt quand il est « martyr » : dans l'Irak chiite contemporain, un voile de dentelles blanc est posé sur la stèle funéraire d'un jeune milicien des Kataeb Hezbollah, mort vierge au combat à Fallouja (scène photographiée à Nadjaf en juillet-août 2015 ; *Le Monde*, 14 août 2015, p. 2). Un bel exemple de syncretisme culturel !

Le <i>capulet</i> pyrénéen	287
Le <i>mezzo</i> corse	289
La <i>marmotte</i> de Savoie et d'autres lieux.....	292
Le <i>madras</i>	302
Le cosmopolitisme des voiles :	
un intérêt politique gallocentré	305
Impudicités des voiles orientaux :	
visions (de) coloniales.....	316
<i>S'habiller en homme pour voyager (et s'orientaliser). Un détour ...</i>	318
<i>Charmes et « laideurs » des voiles musulmans</i>	
<i>féminins anciens</i>	321
Décences de mode :	
coquetteries du voile, de la voilette et du carré.....	330
<i>Le diaphane absent et les « vieux maîtres »</i>	331
<i>Autour de 1800. Juliette, Joséphine,</i>	
<i>Victorine et autres « vestales »</i>	335
<i>Au vent de l'histoire et du plein air</i>	345
Sportives Belle Époque et élégantes sous voilettes.	347
Foulards et turbans de guerre	
ou les avantages du je-ne-sais-quoi	350
Bardot en fichu de « vichy »	
ou l'ébranlement des valeurs domestiques.....	352
Vers l'aujourd'hui du foulard de soie.....	353
Conclusion : Que (dé)voilerait le voile ?	355
L'aveuglement des allégories.....	355
La beauté du vide	361
Bibliographie	365
Credits iconographiques	407
Remerciements à tou-te-s	411

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions sur notre site
www.cnrseditions.fr